



MIGUEL DE UNAMUNO

L'AGONIE DU CHRISTIANISME

*Traduit de l'espagnol (Espagne) et préfacé
par Antonio Werli*



Titre original :
LA AGONÍA DEL CRISTIANISMO

PRÉFACE

Vous vaincrez, mais vous ne convaincrez pas !

Miguel de Unamuno, 12 octobre 1936.

Le 10 mars 1924, Miguel de Unamuno arrive sur l'île de Fuerteventura. La dictature militaire de Primo de Rivera ne supporte pas la critique : elle ne l'a pas seulement destitué de ses responsabilités académiques, elle a ordonné sa déportation. L'un des plus grands penseurs espagnols, l'un des plus prolifiques écrivains de son temps, est contraint de quitter son pays, l'Espagne, son foyer, sa famille, sa vie. L'homme est recteur d'université, professeur de grec, linguiste, philologue, poète, romancier, infatigable épistolier, lecteur polyglotte, chroniqueur social et politique, traducteur, figure publique et père de huit enfants. Il a cinquante-neuf ans.

« Je couperais plusieurs têtes d'intellectuels pour qu'ils cessent de déranger. Si je réalisais mon programme, Unamuno n'arriverait pas vivant à Fuerteventura. » Ces sinistres paroles, prononcées par le général Severanio Martínez Anido, Ministre de l'Intérieur du régime, assombrissent des temps déjà bien trop obscurs et vont peser sur les décisions futures. En juillet 1924, à l'initiative de Henry Dumay, directeur du journal parisien Le Quotidien qui organise sa fuite, Unamuno décide d'abandonner Fuerteventura pour la France, dans un exil cette fois-

ci volontaire : en effet, une amnistie à son égard est déclarée quelques semaines plus tôt, mais pour Unamuno, il est impossible de rentrer dans l'Espagne de Primo de Rivera. Six années l'en tiendront écarté, années qu'il vivra majoritairement à Hendaye, dans le Pays basque français où il s'établit en 1925. Son retour en Espagne ne se fera qu'en 1930, à la chute de la dictature.

Ces années d'exil hors du sol espagnol sont autant d'années d'inquiétudes, d'affres, en somme d'« agonie », terme auquel il restitue son plein sens grec, celui de « lutte ». Bien qu'Unamuno n'ait jamais cessé d'être habité par une angoisse existentielle aux teintes mystiques – l'influence sur sa pensée de Pascal, Kierkegaard, Schopenhauer, entre autres, est notoirement fondamentale –, pour lui qui s'est attaché à repenser à la fois la place de l'homme et la place des hommes dans le monde, ces années-là se révèlent celles de ses crises les plus intenses : crises individuelle, existentielle, spirituelle et matérielle, qui se mêlent aux crises que traversent sa propre patrie et l'Europe entière.

Unamuno refuse la censure militaire et, cette année 1924, il écrit, beaucoup, des articles publiés en France et à l'étranger, des lettres, entreprend et poursuit des projets de livres. Sa solitude existentielle se conjugue avec les compagnies et amitiés parisiennes, celles d'autres Espagnols exilés comme Eduardo Ortega y Gasset, frère du philosophe, ou de Français attachés à son sort, comme George Duhamel ou son traducteur et guide parisien Jean Cassou. À Paris, il côtoie Valéry Larbaud, Marcel Proust, Paul Valéry, James Joyce, Luigi Pirandello, Rainer Maria Rilke, Alfonso Reyes. Il met un point final à son journal poétique De Fuerteventura à Paris ; il entame la rédaction d'un surprenant « roman » qui n'en est pas un, Comment se fait un roman ; il accumule des notes sur un livre à venir à propos de Don Quichotte, l'inachevé Manuel de Quichottisme ; il publie ses articles sur le style et les rassemble dans un traité, Autour du style. Enfin, entre septembre et décembre 1924, Miguel de Unamuno travaille à L'Agonie du christianisme.

C'est « en proie à une véritable fièvre spirituelle » et dans des conditions matérielles réduites au strict minimum, éloigné de sa bibliothèque et

de ses manuscrits, qu'Unamuno élabore son Agonie. De Salamanque à Fuerteventura, il a dû laisser ses notes de travail et n'a emporté que trois livres, une Bible en grec, la Divine Comédie de Dante et les Poésies de Leopardi, tous deux en italien. Il se nourrira, donc, à la fois de « l'actualité politique de la France », comme il l'annonce dans le prologue de 1930 à l'édition espagnole, et des lectures « qui lui sont tombées dans les mains », pour beaucoup facilitées par Jean Cassou et l'érudite Paul-Louis Couchoud, directeur de la collection « Christianisme » aux éditions Rieder.

C'est ce dernier qui propose à Unamuno de signer un ouvrage dans sa collection ; il lui suggère aussi, parmi plusieurs titres, celui que retiendra Unamuno. L'Agonie du christianisme est ainsi écrit à l'origine pour être « directement traduit en français », pour « un public universel et plus spécifiquement français ». La correspondance d'Unamuno éclaire sur la genèse du livre : le manuscrit est achevé en décembre 1924 ; il est traduit par Jean Cassou, peut-être au fur et à mesure de la rédaction, jusqu'à mars 1925 ; les épreuves, dont Unamuno a connaissance, sont prêtes en juillet ; le livre sort des presses de Rieder en octobre. Rapidement, le livre est traduit en italien (1926), en allemand (1928), en anglais (1928). Il est essentiel de savoir que l'édition espagnole, agrémentée d'un prologue inédit, ne pourra voir le jour qu'en 1931, après le retour de l'auteur en Espagne et la fin de la dictature militaire.

Bien que le thème central et philosophique du livre soit l'« agonie », Unamuno y dissémine de nombreuses réflexions sur des sujets religieux, politiques, littéraires, linguistiques, historiques, souvent nées au cœur de ces « circonstances individuelles » évoquées dans son Introduction. Ces circonstances, comme celles mentionnées plus haut, viennent expliquer une certaine urgence de l'écriture, peut-être certaines répétitions et imprécisions, à n'en pas douter un style agité, oral, aphoristique, fébrile, « improvisé », un style lui-même en lutte, pour le dire selon le mot de l'auteur, agonique. Et pour autant, rien n'y est pensé à la va-vite.

L'Agonie du Christianisme

PROLOGUE À L'ÉDITION ESPAGNOLE

Ce livre a été écrit à Paris, où j'avais émigré et trouvé refuge, vers la fin de 1924, en pleine dictature prétorienne et césarienne espagnole et dans l'état si singulier qui était le mien, en proie à une véritable fièvre spirituelle et au cauchemar de l'attente, un état que j'ai tenté de décrire dans mon livre Comment se fait un roman. Son écriture est née d'une sollicitation, comme je l'explique dans son introduction.

Vu que je l'ai écrit pour qu'il soit directement traduit en français, compte tenu de cette traduction adressée à un public universel et plus spécifiquement français, je me suis peu soucié, au moment de la rédaction, des modalités d'entendement et des goûts du public de langue espagnole. Qui plus est, je n'imaginai même pas qu'il puisse paraître, comme c'est le cas aujourd'hui, en espagnol. J'ai transmis les feuillets manuscrits, truffés d'annotations, au traducteur, mon cher ami Jean Cassou, qui est espagnol autant que français, et il les a versés dans un vigoureux français à forte saveur espagnole, ce qui a contribué au succès du livre, car on retrouve dans son texte le pouls de la fièvre avec lequel je les ai rédigés. Ce petit livre a ensuite été traduit en allemand, en italien et en anglais. Et l'heure est venue pour lui de paraître dans la langue où il a été composé.

Composé ? Certains diront que ce petit livre ne possède pas, en toute rigueur, de composition à proprement parler. Une architecture, c'est possible ; de composition vive, je ne pense pas. Je l'ai écrit, comme je vous le disais, presque fébrile, en y jetant, outre les sentiments et les pensées qui depuis de nombreuses années – et combien d'années ! – me labouraient

l'âme, ceux qui me tourmentaient en raison des malheurs de ma patrie et ceux qui m'arrivaient au hasard des lectures du moment. Une grande partie de ce qu'on lira ici obéit à l'actualité politique de la France d'alors, du moment où je l'ai écrit. Je n'ai pas même souhaité supprimer des allusions dont la compréhension, aujourd'hui déjà et d'autant plus hors de France, parce qu'elles sont passées d'actualité, s'avère parfois difficile.

Ce petit livre reproduit pour une grande part, de façon plus concrète, par son caractère plus improvisé, intense et brûlant, ce que j'ai exposé dans mon ouvrage Du sentiment tragique de la vie. Et je n'ai pas fini de tourner et retourner la question, ni me retourner moi-même. On dit bien cela de saint Laurent, qu'il se retournait à mesure qu'il rôtiissait sur le gril de fer de son martyr.

Des monologues ? Voilà ce qu'ont fini par dire mes... appelons-les critiques, que je n'écris que des monologues. Peut-être pourrais-je les qualifier de monodialogues, mais il serait plus juste de parler d'autodialogues, c'est-à-dire de dialogues avec moi-même. Un autodialogue n'est pas un monologue. Celui qui dialogue, celui qui discute avec lui-même, en se dédoublant, en deux, en trois, ou plus, ou en un peuple entier, ne monologue pas. Les monologues appartiennent à ceux qui professent des dogmes, et cela, même quand ils ont l'air de dialoguer, comme dans les catéchismes, par demandes et par réponses. Mais nous, les sceptiques, les agoniques, les polémiques, nous ne monologuons pas. Je porte bien trop profondément dans mes entrailles spirituelles l'agonie, la lutte, la lutte religieuse et la lutte civile, pour me permettre de vivre de monologues. Job fut un homme de contradictions, comme le fut Paul, et comme le fut Augustin, et comme le fut Pascal, et comme je pense l'être moi-même.

Après l'écriture et la publication en français de ce petit livre, j'ai pensé qu'il m'était possible, en février de cette année 1930, de revenir dans cette Espagne qui était la mienne, et j'y suis retourné. Je suis revenu pour reprendre ici, au sein même de la patrie, mes campagnes civiles, ou si l'on veut, politiques. Et alors que je me replongeai en elles, j'ai senti que mes anciennes ou plutôt éternelles angoisses religieuses refaisaient surface, et dans l'ardeur de mes déclarations politiques, une voix me susurrant : « Et après, à quoi bon tout ceci ? À quoi bon ? » Et pour apaiser cette voix ou celui qui me la faisait parvenir, je continuais à faire de longs discours à ceux qui croient dans le progrès, dans la civilité et dans la justice, et

c'était me convaincre moi-même de leurs vertus.

Mais je ne souhaite pas poursuivre sur cette voie, et ce n'est pas parce qu'on cesserait de me qualifier de pessimiste, ce qui, par ailleurs, est bien le moindre de mes soucis. Je sais tout ce qui est dû, dans le monde de l'esprit, à ce que les gens simples appellent pessimisme, et je sais tout ce que la religion et la politique doivent à ceux qui ont cherché une consolation à la lutte dans la lutte elle-même, et même sans espérance, voire contre l'espérance d'une victoire.

Et je ne peux clore ce prologue sans souligner que l'une des choses à laquelle ce petit livre doit le succès flatteur qu'il a obtenu est d'avoir rétabli le véritable sens, le sens original et étymologique du mot « agonie », celui de lutte. Grâce à cela, on ne confondra plus un agonisant avec un mourant ou un moribond. On peut mourir sans agonie et on peut vivre, et pour de longues années, en elle et par elle. Un véritable agonisant est un agoniste, certaines fois protagoniste, d'autres antagoniste.

Et à présent, lecteur de langue espagnole, je te salue, jusqu'à ce que nous nous retrouvions à nouveau en autodialogue ; toi à ton agonie, et moi à la mienne, et que Dieu les bénisse.

Salamanque, octobre 1930.

« Je meurs de ne pas mourir. »

Sainte Thérèse de Jésus.

I

INTRODUCTION

Le christianisme est une valeur de l'esprit universel dont les racines plongent au plus intime de l'individualité humaine. Les jésuites disent qu'il s'agit de régler l'*affaire* de notre salut individuel et personnel, et bien que ce discours soit principalement tenu par les jésuites, traitant ainsi le divin comme un problème d'économie, il nous faut ici l'accepter comme un postulat préalable.

S'agissant d'un problème strictement individuel et, en cela, universel, je me vois forcé d'exposer brièvement les circonstances de caractère personnel et privé dans lesquelles le texte qui s'offre à toi, lecteur, a été entrepris.

La tyrannie militariste de ma pauvre patrie espagnole a ordonné ma déportation sur l'île de Fuerteventura, où j'ai pu enrichir mon intime expérience religieuse, et même mystique. J'en ai été tiré par un voilier français, qui m'a conduit en terre française afin que je m'établisse dans cet endroit, à Paris, où j'écris ceci. À l'intérieur d'une espèce de cellule, près de l'Arc de l'Étoile. Ici, dans ce Paris surchargé d'histoire, de vie sociale et civile, où il est presque impossible de se réfugier en un recoin antérieur à l'histoire et qui, donc, puisse lui survivre. Ici, je ne peux contempler les montagnes, presque toute l'année couronnées de neige, qui à Salamanque repaissent les racines de mon âme, ni le plateau désertique, la steppe qui à Palence, où demeure mon fils aîné, apaise mon âme, ni la mer sur laquelle je voyais naître chaque jour le soleil à Fuerteventura. Ce fleuve, la

Seine, n'est pas le Nervion de ma ville natale, Bilbao, où l'on ressent le pouls de la mer, le flux et le reflux de ses marées. Ici, à l'intérieur de cette cellule, dès mon arrivée à Paris, je me repaissais de nombreuses lectures choisies un peu au hasard. Au hasard, lequel est à la source de la liberté.

C'est dans ces circonstances individuelles, de caractère religieux et chrétien si j'ose dire, que M. Paul-Louis Couchoud est venu me voir pour me demander que je réalise un *cahier** pour sa collection « Christianisme ». Et c'est lui-même qui m'a suggéré ce titre parmi d'autres : *l'Agonie du christianisme*. Il connaissait, en effet, mon livre *Du sentiment tragique de la vie*.

Au moment où M. Couchoud est apparu avec sa demande, je lisais *l'Enquête sur la monarchie* de M. Charles Maurras – si loin des Évangiles ! –, dans laquelle on nous sert des conserves de viande en boîte, bien faisandée, venue droit des abattoirs de feu le comte Joseph de Maistre.

Dans ce livre si profondément antichrétien, j'ai pu lire ceci du programme de *l'Action Française* de 1903, qu'« un vrai nationaliste place la Patrie avant tout : il conçoit donc, il traite donc, il résout donc toutes les questions politiques pendantes *dans leur rapport avec l'intérêt national* ». En lisant cela, je me suis souvenu de « mon royaume n'est pas de ce monde », et j'ai pensé que pour un vrai chrétien – en admettant que l'existence d'un vrai chrétien soit possible dans la société civile –, toute question, politique ou autre, doit être conçue, traitée et résolue dans son rapport avec l'intérêt individuel du salut éternel, de l'éternité. Et si la patrie vient à disparaître ? La patrie d'un chrétien n'est pas de ce monde. Un chrétien doit sacrifier la patrie à la vérité.

La vérité ! « ... On ne trompe plus personne, et la masse de l'espèce humaine, lisant dans les yeux du penseur, lui demande sans ambages *si au fond la vérité n'est pas triste* », écrivait Ernest Renan.

Le dimanche 30 novembre de cet an de grâce – ou de disgrâce – 1924, j'ai assisté à l'office divin de l'église grecque orthodoxe de saint Étienne qui se trouve près d'ici, rue Georges Bizet, et, lisant sur le grand buste peint du Christ qui remplit le tympan cette sentence en grec disant : « Je suis le chemin, la vérité et la vie », j'ai à nouveau eu la sensation d'être sur une île et je me suis demandé – j'ai songé

plutôt – si la voie et la vie étaient la même chose que la vérité, si la vérité et la vie ne venaient pas à se contredire, et s'il n'était pas possible que la vérité nous tue et que la vie nous maintienne dans le mensonge. Et j'ai alors pensé à l'agonie du christianisme, à l'agonie du christianisme en lui-même et en chacun de nous. Mais le christianisme peut-il seulement être extérieur à chacun de nous ?

Et c'est là que réside la tragédie. Parce que la vérité est un fait collectif, social, civil même ; le vrai est ce dont nous convenons et par quoi nous nous comprenons. Et le christianisme est une chose individuelle et incommunicable. Et voilà pourquoi il agonise en chacun de nous.

Agonie, ἀγωνία, signifie lutte. Celui qui vit en luttant, en luttant contre la vie même, agonise. Et contre la mort. C'est l'oraison jaculatoire de sainte Thérèse de Jésus : « Je meurs de ne pas mourir. »

Ce que je m'appête à exposer ici, lecteur, c'est mon agonie, ma lutte pour le christianisme, l'agonie du christianisme en moi, sa mort et sa résurrection à chaque instant de ma vie intime.

L'abbé Loyson, Jules-Théodose Loyson, écrivait à son frère le Père Hyacinthe le 24 juin 1871² : « On trouve, ici, même ceux qui t'ont le plus soutenu et qui n'ont aucun préjugé, que tu écris trop de lettres et ayant trop un caractère personnel, surtout dans un moment où toutes les préoccupations sont absorbées par les intérêts généraux. Crains que ce ne soit de la part de tes ennemis une tactique de t'attirer sur ce terrain pour t'y épuiser. »

Or, dans l'ordre du religieux et surtout dans l'ordre de la religion chrétienne, on ne peut traiter des grands intérêts généraux religieux, éternels, universels, sans leur donner un caractère personnel, je dirais même individuel. Tout chrétien, afin de montrer son christianisme, son agonie pour le christianisme, doit dire de lui-même *ecce cristianus*, comme Pilate a dit : « Voici l'homme ! » Il doit montrer son âme chrétienne, son âme de chrétien, celle qu'il s'est faite dans sa lutte, dans son agonie du christianisme. {Car l'homme ne naît pas avec une âme, il meurt avec elle quand il s'en est fait une.} Et le but d'une vie est de se faire une âme, une âme immortelle. Une âme qui serait notre œuvre. Car en mourant, on laisse un squelette

² Albert Houtin, *Le Père Hyacinthe, prêtre solitaire, 1893-1912*, Paris, Nourry, 1924.

à la terre et une âme, une œuvre à l'histoire. Voilà lorsqu'on a vécu, c'est-à-dire lorsqu'on a lutté avec la vie qui passe pour la vie qui reste. Mais la vie, qu'est-ce que la vie ? Plus tragique encore, qu'est-ce que la vérité ? Car si l'on ne définit pas la vérité, puisque c'est elle la définisseuse, celle qui définit, la vie non plus ne peut être définie.

Un matérialiste français, je ne me rappelle plus lequel, a dit que la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. Et il l'a définie ainsi, agoniquement, ou si l'on veut, polémiquement. La vie est, donc, pour lui, la lutte, l'agonie. Contre la mort et aussi contre la vérité, contre la vérité de la mort.

On parle de *struggle for life*, de la lutte pour la vie, mais cette lutte pour la vie est la vie elle-même, *life*, et c'est à la fois la lutte elle-même, *struggle*.

Et il importe de méditer ce que dit la légende biblique, celle de la Genèse, que la mort fut introduite dans le monde par le péché de nos premiers parents, parce qu'ils ont voulu être comme des dieux, c'est-à-dire immortels, ayant la connaissance de la science du bien et du mal, de la science qui donne l'immortalité. Et encore, selon la même légende, que la première mort a été une mort violente, un assassinat, celui d'Abel par son frère Caïn. Et un fratricide.

Nombreux sont ceux qui se demandent comment meurent les bêtes sauvages – les lions, les tigres, les panthères, les hippopotames, etc. – dans les forêts ou dans les déserts où elles vivent ; si elles sont mortes tuées par d'autres ou si elles meurent de ce qu'on appelle mort naturelle, se couchant dans un coin pour mourir, seules et dans la solitude, comme les plus grands saints. Et comme est certainement mort le plus grand saint de tous les saints, le saint inconnu – avant tout – de lui-même. Lequel est sans doute né déjà mort.

La vie est une lutte, la solidarité pour la vie est une lutte et elle se fait dans la lutte. Je ne me lasserai pas de répéter que ce qui nous unit le plus entre nous, les hommes, ce sont nos discordes. Et ce qui unit le plus chacun avec lui-même, ce qui fait l'unité intime de notre vie, ce sont nos discordes intimes, les contradictions intérieures de nos discordes. On ne trouve la paix avec soi-même, comme Don Quichotte, que pour mourir.

Et si telle est la vie physique et corporelle, la vie psychique ou spirituelle est, à son tour, une lutte contre l'oubli éternel. Et contre

l'histoire. Parce que l'histoire, qui est la pensée de Dieu sur la terre des hommes, n'a pas de finalité dernière humaine, elle chemine vers l'oubli, vers l'inconscience. Et tout l'effort de l'homme est de donner une finalité humaine à l'histoire, une finalité surhumaine comme dirait Nietzsche, lui qui fut le grand rêveur de l'absurde : le christianisme social.

II

L'AGONIE

Ainsi, l'agonie est lutte. Et le Christ est venu nous apporter l'agonie, la lutte, et non la paix. Lui-même nous l'a dit : « Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je suis venu apporter non la paix, mais le glaive. Car je suis venu séparer le fils de son père, la fille de sa mère, et la bru de sa belle-mère ; et on aura pour ennemis les gens de sa maison. » (Mt 10, 34-37.) Il se rappelait que les siens, ceux de sa maison, sa mère et ses frères, l'avaient pris pour un fou, qu'il était hors de son sens, devenu dément, et ils avaient été se saisir de lui. (Marc, 3, 21) Et encore : « Je suis venu mettre le feu sur la terre, et qu'est-ce que je désire, si déjà il est allumé ? [...] Pensez-vous que je sois venu donner la paix sur la terre ? Non point, vous dis-je, mais bien la division. Car, désormais, cinq dans une maison seront divisés : trois contre deux, et deux contre trois. Ils seront divisés : père contre fils et fils contre père, mère contre fille et fille contre mère, belle-mère contre sa belle-fille et belle-fille contre la belle-mère. » (Lc 12, 49-54.)

Et la paix ? nous dira-t-on. Car il est possible de reproduire de nombreux autres passages de l'Évangile, et bien plus explicites encore, où il est question de paix. Mais cette paix se fait dans la guerre et la guerre se fait dans la paix. Et telle est l'agonie.